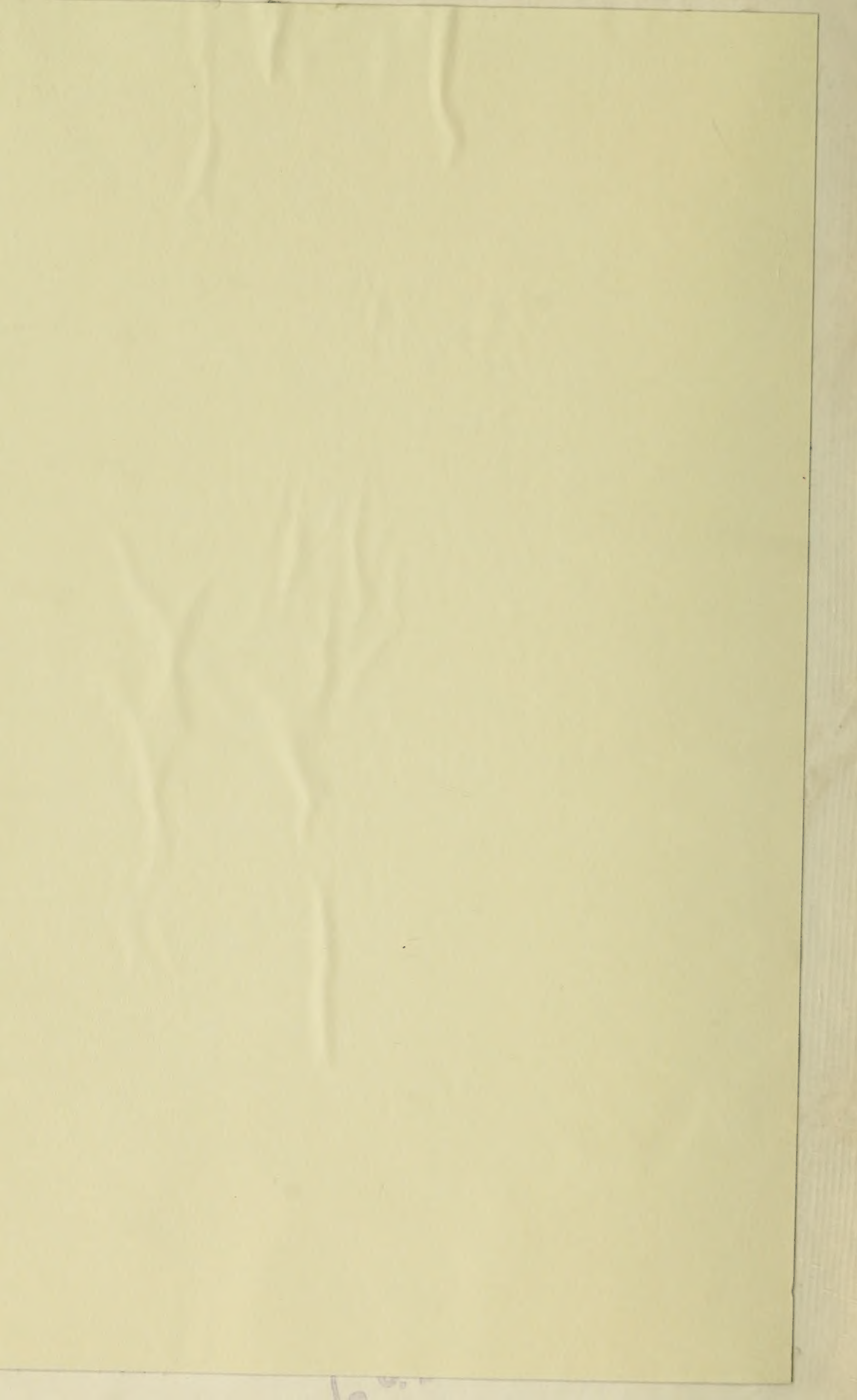

U d'/ of Ottawa
39003004941919



4/11/50

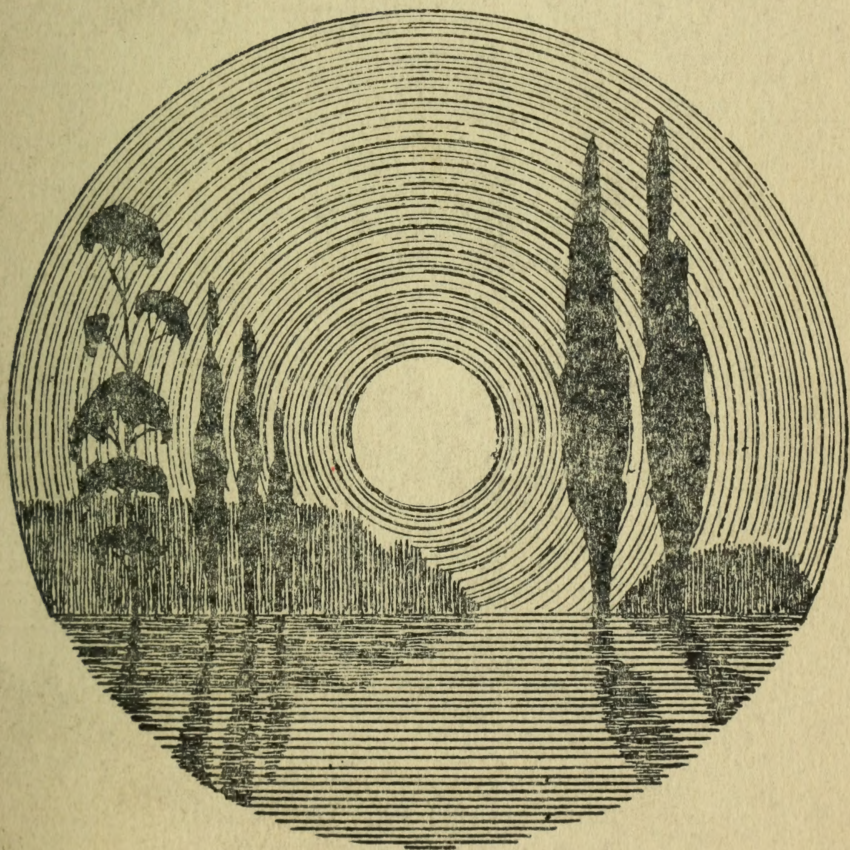
JEAN AUBERT LORANGER

# LES ATMOSPHERES

LE PASSEUR

POEMES

ET AUTRES PROSES



COUVERTURE DE J. C. DROUIN


O. M.

POUR MA FEMME

# LES ATMOSPHERES

# I

**Quelque chose s'est mis à exister soudain.**

**Jules Romains.**

# LE PASSEUR

# Prologue

Une rivière.

Sur la rive gauche qui est basse, il y a un village. Une seule rue le traverse par où entre sa vie, et les petites maisons, qui se font vis-à-vis, y sont comme attablées. Tout au bout, à la place d'honneur, l'Eglise qui préside à la confrérie des petites maisons.

Sur la rive droite qui est escarpée, c'est une grande plaine avec des moissons, une plaine qui remue; et derrière un grand bois barre l'horizon, d'où vient une route vicinale jusqu'à la grève où est la cabane du passeur.

La route est flanquée de poteaux télégraphiques qui ont l'air de grands râteaux debout sur leur manche.

Enfin, le bac du passeur qui est un morceau de la route qui flotte sur l'eau.

# Le Passeur

Quand vint à l'homme la curiosité de connaître son âge, et qu'on lui eut fait voir le régistre de sa vie avec l'addition de ses jours qui faisaient quatre-vingts ans, il fut d'abord moins effrayé de ce qu'il allait lui falloir bientôt mourir que de l'imprévu de sa vieillesse.

Il ne se savait pas rendu si loin. Il avait avancé dans la vie sans regarder devant lui, à la manière du rameur qui connaît bien le parcours et qui ne se retourne pas vers l'avant, tout occupé qu'il est du mouvement de ses bras. Aussi, se retourna-t-il brusquement vers ce qu'il lui restait à vivre, quand il eut senti par tout son corps la secousse de l'anticipation de la fin, quand il sut la vieillesse subite qu'il devenait.

L'homme n'avait jamais eu d'autre métier que celui de passeur, et pour gîte, la bicoque aussi vieille que lui, sur l'autre rive, tout au bord de l'eau, en face du village.

C'était une vie organisée avec un bac et une chaloupe: une raison d'être qui est la route dont il avait fonction de continuer l'élan par-dessus la rivière. Il était une espèce de batelier de la route. Il passait les piétons dans une petite chaloupe blanche qu'il maniait à la rame; un grand bac rouge, guidé d'une rive à l'autre par un fil transversal, servait aux voitures et aux charges lourdes.

Il causait peu, ce qui avait éloigné de lui les sympathies.

Le bonhomme était lent dans son travail, mais assidu. Si un attelage sonnait sur la route, il sortait sans se hâter de sa sieste qu'il prenait à sa porte, et allait à son poste à l'avant du bac, le dos courbé et les mains sur le fil, prêt à tirer. Quand la voiture était débarquée, il se faisait payer, puis se remettait à tirer le fil sans rien dire. Le bac rejoignait lentement l'autre rive, avec son petit bruit tranquille de papier froissé que faisait sous les panneaux l'eau qui se frisait. Puis l'homme reprenait sa sieste, immuable.

Ainsi donc, à toute la longue vie que l'homme reconnut avoir été, quand il en apprit la durée, vint-il

s'ajouter un peu de mort avec l'inquiétude de ce qu'il allait être. Il eut peur, non pas précisément de la mort mais de ce qu'il allait être avant la mort, de ce qu'allaient devenir ses bras, ses uniques bras, ce qu'il avait toujours été. L'énergie de pomper la vie comme d'un puits était encore en eux; mais il advint que l'idée de ne pouvoir pas toute la pomper, jusqu'à ce que le trou fut tari, devint sa pensée fixe.

L'homme fut pris de l'égoïsme des travailleurs qui vivent du travail ; l'homme eut peur de ne pouvoir pas travailler, il eut peur de la vie des vieillards qui ne travaillent pas, mais qui gardent assez de bras pour repousser la mort.

Donc, à partir de ce jour de plus aux autres qui faisait sa quatre-vingtième année, en plus des bras qu'il avait, le passeur se découvrit une idée, quelque chose de blotti dans sa tête qui la faisait souffrir. L'homme commença de se connaître ; en plus des bras, il avait une tête ; et pour des heures de sieste il en prit contact, et on le vit se tenir péniblement la tête dans ses deux mains.

# Les Reins

Il arriva qu'un matin, à son réveil, le passeur fit une autre grande découverte. Il constata qu'il avait non seulement un dos, d'où ses bras puisaient l'énergie, mais aussi des reins.

Cela était advenu à la suite d'une grande fatigue au sortir du lit. Il avait éprouvé à son dos la sensation d'une pesanteur inaccoutumée, comme si la lourde paillasse y était restée collée. Il eut, somme toute, l'impression d'avoir repris en une seule nuit toutes les fatigues qu'il avait jadis laissées dans ses sommeils.

Il vint un homme qui parlait fort et qui le fit se mettre nu. Il laissa deux bouteilles et des paroles que le passeur dut se répéter plusieurs fois, avant d'en saisir toute la signification.

— C'est vos reins, vieux, qui sont usés.

Cela fut toute une révélation, et il ne cessa pas, pendant deux jours de se redire :

—J'ai des reins et ils sont usés.

Tout d'abord, il n'en avait voulu rien croire.

Habitué qu'il était, par sa vie d'homme qui travaille, de ne voir dans le corps humain que des attributs du travail, il ne put pas concevoir l'existence en soi d'une partie qui fût inutile. Avec des bras, il tirait tout le jour des rames qui pèsent du bout d'être dans l'eau; il traversait d'une rive à l'autre des charges qui faisaient enfoncer son bac d'un pied. Avec des jambes, il marchait au devant de l'argent, ou se tenait debout pour l'attendre. Certes, il savait le dos nécessaire, ne fût-ce que pour se coucher dessus quand on est trop fatigué. Mais des reins, ça ne servait à rien, sinon à faire souffrir, quand on les attrape.

Mais il vint l'heure de sortir et de travailler, et comme la souffrance de son dos le suivait partout, dans sa chaloupe et dans son bac, il lui fallut bien s'admettre qu'il avait quelque chose là. Comme cette chose ne se tenait pas agrippée à son épaule ni à ses hanches, il finit par reconnaître l'existence en lui des reins, et il en fut consterné.

Son mal et ses reins s'identifièrent donc en passant par sa connaissance. Ils furent une partie douloureuse à son corps; ils furent une maladie qui lui venait du lit et du sommeil, ayant constaté un redoublement de ses souffrances à son réveil.

Puisque ses reins étaient le mal à son corps, il avait donc attrapé les reins. Et si certains jours qui furent plus pesants que les autres, ses rames s'arrêtaient en l'air comme le geste interrompu d'un orateur qui ne trouve plus ses mots, le passeur s'excusait d'être, tout simplement, un pauvre homme qui porte ses reins.

# Le Vent

Ce jour là, le passeur rama plus que de coutume. C'était juillet, et des femmes traversaient par groupes pour une cueillette sur l'autre rive.

Tout le matin qui fut calme, avec la rivière lisse, on aurait dit polie, la chaloupe ne discontinua point son va-et-vient de trait-d'union mobile des deux rives, la chaloupe avec ses rames grandes ouvertes en bras qui embrassent l'effort, en bras ouverts comme crucifiés sur le travail.

Vers le milieu du jour, il vint une heure trop belle au temps, une heure tout simplement trop belle pour qu'il en puisse continuer d'être ainsi. Il se produisit quelque chose qui était un changement. L'air remua dans les arbres qui se prirent de tremblotements; l'air poussa sur la côte, où les bras d'un moulin tournoyèrent lentement dans le lointain; l'air se frotta contre la rivière qui cessa subitement de mirer les rives,

comme une glace qui devient embuée. Il se fit donc un changement; il fit du vent et le temps s'assombrit.

L'après-midi ne fut plus que du vent dans un temps gris.

Quand le passeur revint vers la rive où l'attendait la dernière des femmes attardées, la rivière était pleine de secousses et de chocs, et la chaloupe sautait sur l'eau qui semblait s'ébrouer. Il atterrit péniblement, puis il repartit avec la femme.

La chaloupe n'avançait que par petites propulsions, à cause des rames qui lâchaient prise subitement, et qui lançaient en l'air des gerbes blanches; à cause de toutes les vagues inévitables qui frottaient sur la chaloupe; à cause de l'équilibre qu'il fallait tenir dans le balancement des rames plongeant avec un bruit et remontant comme pour respirer avant de replonger; enfin, à cause du vent, et principalement des reins qui donnaient des langueurs et des sursauts au corps tout tordu qui tirait sur les bras tendus et quasi impuissants.

Le passeur exténué sentait le vent sur son front, tout le vent lourdement appuyé à son front et qui tonnait dans ses oreilles, comme s'il avait eu sur les côtés de la tête les grandes ailes d'une coiffe de toile.

Quand le choc de la rive eut enfin immobilisé l'embarcation, le passeur, les bras ballants, s'affaissa, épuisé.

Des volutes immenses de vent roulaient partout, serrées comme une charge; des volutes immenses, une charge de volutes pesantes.

# La Tête

Quand la chaloupe toucha enfin la secousse de la grève où elle s'immobilisa, les bras du passeur tombèrent inertes le long de son corps, comme les rames qu'il venait de lâcher aux flancs de l'embarcation. Il eut un frisson, comme si des filets d'eau froide avaient coulé dans ses os creux. Il éprouva par tous ses membres le mal de ses reins, il eut sensation d'une fissure à ses reins par où toute la douleur se serait échappée pour envahir son corps. Il resta tordu sur sa banquette.

Alors, il advint la chose extraordinaire qui est la paralysie. Cela vint lentement qui le prit par les jambes; cela vint la chose qui monta en lui en passant par tous ses membres, cela vint la chose qui monta et qui s'arrêta à sa tête.

Le corps fut envahi par transitions douces, comme s'il eut glissé le long de la grève qui amène l'eau jusqu'au cou et qui fait qu'il ne reste plus qu'une tête qui émerge.

Le passeur qui avait été des bras, des jambes, un dos et des reins, ne fut plus qu'une tête qui pensa les bras, les jambes, le dos et les reins.

Le lendemain, l'homme qui était déjà venu, revint, et il repartit cette fois sans rien dire. Un autre homme s'installa dans la maison, et le passeur reconnut son remplaçant, un autre passeur; et il laissa faire.

# Les Vieilles Rames

Quand il arriva que les bras du passeur furent désormais ballants, quand ils devinrent ces deux choses inutiles, telle la vieille paire de rames qui ne prend plus prise dans l'eau, ou qui n'est pas assez forte pour résister à l'énergie qu'il faut pour atteindre à l'autre rive qui est la vie, qui est l'argent, on choisit la chaise la plus confortable au repos que lui assignait sa vieillesse.

De l'ombre du toit de sa maison, il regardait la grève où la route s'évasait, comme exténuée d'arriver de si loin; il regardait couler la rivière qui passait interminablement; il regardait la manoeuvre du nouveau passeur, qui s'éloignait tout doucement sur l'eau, qui devenait tout petit, et puis imperceptible presque, et qui revenait en grossissant, et qui arrivait devant lui en faisant sonner du nouvel argent dans sa poche.

Il fut le dos malade qui refuse aux bras le muscle dont il est la racine; il fut la fissure; il fut l'attente de

la mort devant tout cela qui est la vie, qui est le surmenage pour arriver à la chaise qu'on place dans l'ombre, tout au bord du soleil, quand il y a deux bras qui ne travaillent plus, deux bras qui ne font plus rien.

Le mal refusa aux bras l'action des bras sur les épaules; ils étaient pourris les vieux tolets.

# Les Vieilles Rames

## (DEUXIEME VERSION)

**Quand l'homme cessa d'être le passeur, il devint autre chose. Il devint la seconde vie, celle des vieux à leur retraite qui attendent la mort qui viendra vite, parce qu'ils ne font plus rien. Il fut, somme toute, ce nouveau chapître qui surgit tout au bout de l'histoire dont on avait cru tourner la dernière page.**

**Il arriva donc qu'il en prit conscience et qu'il en fut triste.**

**Alors il découvrit la vraie vie, l'autre vie qu'il n'était plus.**

**De sa porte, dans l'ombre, il la reconnut dans tout ce qui n'était pas lui, dans tout ce qui était le soleil, dans l'eau qui passait en fripant le sable sur le bord de la grève, dans les coups de reins du passeur sur le fil du bac, dans le cri qui venait de l'autre rive, qui venait des deux mains mises en cornet sur la bouche de l'homme qui signalait, là-bas, tout petit. Enfin, il vit**

l'action, le gros remuement dans le village d'en face qui apparaissait sur la berge comme une table mise avec ses petites maisons de toutes les formes qui faisaient penser, vues de loin, à des vaisselles, et avec la cheminée d'une usine qui se dressait comme un col de carafe.

# Ensuite

Le nouveau passeur prit soin de l'ancien, car il était incapable d'aucun mouvement qui lui permit de se subvenir.

Il vécut ainsi toute la saison d'eau sans se plaindre, tout occupé qu'il était du mystère de ses articulations devenues inutiles.

L'hiver vint avec la rivière qui fut de la glace, et l'homme s'enferma dans sa cabane.

Au printemps, quand le soleil réchauffa la terre autour de sa cabane, le passeur recommença ses promenades quotidiennes de son lit à une chaise placée à sa porte.

Il ne se faisait plus soutenir; le long repos de l'hiver semblait avoir influé sur sa rigidité. La vie revint peu à peu à ses membres engourdis, et même, dans les temps qu'il ne faisait pas humide, il se sentait presqu'aussi fort qu'autrefois.

Il se serait remis au travail, sans la défense que le médecin lui en fit. Mais il y avait en plus de cela qui n'était pas très autoritaire, une autre grande interdiction au travail, il y avait le nouveau passeur qui ne voulut pas céder la place pour laquelle il se sentait officiellement qualifié.

Alors, l'homme en qui la vie était revenue ne reconnut pas celle qu'il avait été autrefois. Il reconnut une inappétence au travail et assez de bras pour repousser la mort.

# L'ennui

**Du fait que par l'inertie de ses deux bras le passeur reconnut l'inutilité de son existence, il arriva ce qui devait arriver, il arriva l'ennui où il s'ankylosa petit-à-petit.**

**Il le connaissait cet ennui, la chose inévitable au repos qui se prolonge trop, il le connaissait pour l'avoir éprouvé tous les hivers, parce que la rivière est de la glace et qu'il n'y a rien à faire. Aussi, quand il en sentit les premières atteintes, il vint au fond de cet homme la conviction qu'il ne s'en pourrait jamais dégager, vu l'inactivité où se trouvait plongée sa vie pour toujours, et l'idée de la mort qu'il se prit à désirer ardemment.**

**Ce devait être la fin. Et devant l'ennui qui le gagnait, qui l'envahissait, toute son énergie fondait en lui, comme dans la chambre les couleurs de la lampe se dissipent devant un jour plus grand qui entre.**

Le souvenir des hivers lui vint avec l'ennui, et l'atmosphère de sa dernière transformation perdit graduellement de sa teinte, il y eut du blanc dans la tête de l'homme, du blanc mou qui venait de partout.

Il devint paresseux et taciturne. La vie lui avait été pénible et dure, il cessa de la penser, on aurait pu croire qu'il s'en passait.

De toute sa vie qu'il avait été, rien n'exista plus que le temps, les différents temps qu'il faut pour que le jour passe en nuit, et celle-ci au réveil d'un autre jour.

Il n'y eut plus que le temps qu'il fait quand c'est l'heure de se mettre au sommeil; temps violet avec des tranches de rouge, et le soleil qui descend lentement dans le dôme de l'Eglise comme une grosse pièce d'or dans un tronc, le temps qui est le réveil, dans les grandes lattes pâles en lumière tendues des persiennes closes à son lit, le temps du midi sur la rivière toute éblouissante de constellations sautillantes.

# Retournement

Un matin que le passeur était sur l'autre rive, il s'assit, pour la première fois, depuis un an, dans sa chaloupe. Il était songeur.

La matinée était belle et la rivière mirait le ciel bleu. Des petits nuages blancs et ronds, comme de gros paquets de mousse savonneuse, se tenaient alignés sur l'horizon. Au loin, la cloche du village tintait.

Tout à coup, le fil du bac vibra. Le passeur s'en revenait.

Alors, l'homme vit les rames qui donnaient envie d'y appuyer les deux mains, et il y appuya des deux mains. Quand il les eut senties sur ses paumes, il serra. Les muscles de ses bras durcirent ses épaules, et tout comme s'il ne l'avait pas voulu, tout comme s'il n'y pensait même pas, il tendit les reins.

La chaloupe laissa le bord, et quand elle eut atteint le plein chenal, elle se mit à descendre lentement entre les deux rives.

Les coups de rames laissaient sur l'eau des arabesques, et derrière, il y avait un grand V sur la rivière.

Au bout de quelques instants, il n'y eut plus d'arabesques, et les deux lignes du grand V se collèrent aux rives.

L'homme sentit de nouveau le frisson des filets d'eau froide dans ses os creux.

Au haut de la berge, dans le lointain, les bras d'un moulin battaient l'air, et il fixa son attention sur le retournement, et l'envie lui vint de vomir.

La chaloupe était en travers du chenal. Le soleil fichait dans l'eau de grands glaçons de lumière où passaient des petits points brillants.

La chaloupe se pencha lentement d'un côté, puis elle se releva brusquement. Avec un bruit sourd, une

petite gerbe blanche s'éleva de l'eau comme un bouquet, et de grands anneaux s'étendirent sur la rivière.

Et le courant amena la chaloupe qui descendait seule, avec ses deux rames pendantes, comme deux bras qui ne travaillent plus, comme deux bras qui ne font plus rien.

---

# II

# SIGNETS

## JE REGARDE DEHORS PAR LA FENETRE.

J'appuie des deux mains et du front sur la vitre.

Ainsi, je touche le paysage,

Je touche ce que je vois,

Ce que je vois donne l'équilibre

A tout mon être qui s'y appuie.

Je suis énorme contre ce dehors

Opposé à la poussée de tout mon corps;

Ma main, elle seule, cache trois maisons.

Je suis énorme,

Enorme...

Monstrueusement énorme,

Tout mon être appuyé au dehors solidarisé.

**LES HOMMES QUI PASSENT** emportent la rue avec eux.

Chacun, qui la porte, la pense dans une pensée différente, comme il y marche où il veut.

La foule fait dans la rue un dessin obscur de taches mouvantes.

La rue distraite se disperse et s'éparpille dans chaque mouvement de chaque homme.

x x x x

Une troupe de soldats entre soudain dans la rue, et le tambour noue le rythme uniforme des hommes qui le suivent.

Le tambour avance et grandit, et ses ronrons grignotent petit-à-petit tous les bruits de la rue.

Le tambour devient toute la rue, les hommes qui passent l'écoutent et l'entendent de leurs jambes qui marquent la syncope en saccades.

La rue se concentre et se retrouve, la rue marque le pas du tambour, elle s'accorde et se pénètre.

Les hommes qui passent ont tous le même pas, et remettent, à grands coups de pieds sur le pavé, la pensée qu'ils avaient de la rue.

Le tambour est toute la rue.

LA RUE EXISTE.

**DES GENS SUR UN BANC** attendent l'heure d'un train. Depuis peu que la gare s'est tue, et qu'elle s'ignore, ils sont là, des gens qui ne se connaissent pas, qu'un même banc tasse, dans une même attente.

Ils ne causent pas, car ils sont trop tous à la même pensée d'une même chose. Le seul grand regard unanime, comme la pensée qu'ils ont, va de la table d'heures à la petite valise posée sur leurs genoux, ou à leurs pieds.

Le désir, qui hante la foule en confrérie, de se dire quelque chose, ne les tourne pas l'un vers l'autre. Ils sont trop tous la même chose.

Leurs yeux qui bougent, remuent la grande fatigue qui est au fond, et se troublent. Ils éprouvent la nuit invisible dans la lumière de la gare; ils baillent tour à tour, ils happent, par petites bouchées, le sommeil qui les assiège.

Les hanches et les épaules se touchent dans une même vie d'attente, ils ne sont rien qu'unanimes,

**DES GENS SUR UN BANC** qui attendent l'heure d'un train.

**JE MARCHE LA NUIT** dans la rue, comme en un corridor, le long des portes closes, aux façades des maisons.

Mon coeur est dévasté comme un corridor, où il y a beaucoup de portes, beaucoup de portes, des portes closes.

**AVEC L'HIVER SOUDAIN**, tous les petits bateaux se sont tus au port, comme des grenouilles quand l'étang gèle, et le dernier paquebot, avec derrière lui l'eau épaissie qui bouge encore, se hâte vers le bout du fleuve où est la mer.

Voici décembre soudain, avec ce qui fait que rien n'insiste plus pour que je vive.

Voici décembre par où se fait la fin de l'illusion qu'il y avait en moi d'une possibilité de partir.

O les grands cris au port des derniers paquebots en partance définitive,

les entendre.

Et dans la glace, ce grand sillage que l'hiver garde matérialisé jusqu'à la mer, du dernier paquebot que décembre a poussé hors du port.

LES GRANDES CHEMINEES DU PORT remuent dans l'eau qui les mire, les grandes cheminées molles dans la moire des eaux qui mirent.

Et au-dessus de tout, toutes grandes aussi, les fumées qu'on dirait pendues comme des crêpes.

Le port est triste de tant de départs définitifs.

Le port en deuil des beaux bateaux qui ne sont pas revenus.

**Et plus il allait,**
**plus s'élargissait la plaie,**

**Charles Vildrac.**

# III

# UN CONTE

# Le Vagabond

Si l'homme, quand il fut sur la route, ne se retourna pas pour un dernier regard au village qu'il venait de traverser, c'est qu'il lui en venait du mépris, pour trop de désillusion qu'il y avait trouvée.

Il venait d'y recevoir un refus presque total de repaître par des aumônes la vie dont il avait besoin pour continuer plus loin. On avait mal répondu à ses quêtes pour lesquelles il s'était tant humilié.

En ce moment qu'il en était enfin sorti, une seule chose l'occupait; s'en éloigner le plus vite possible, avant que ne se développe trop l'idée qui s'ébauchait de retourner en arrière avec tout un plan de vengeance.

La route, avec la fatigue qui s'y ajoute, promettait d'épuiser en lui par de la distance l'énergie qu'il faut pour une entreprise pleine de difficultés, et il y marchait.

La poussière, comme de la neige, gardait les vestiges de l'homme. Les pas enregistraient à la route la décision qu'il avait de s'éloigner.

Ce village, il ne l'avait pas voulu, il n'en avait pas fait son but. Il s'était tout simplement trouvé inévitable à la route, et il l'avait traversé avec la route.

Aucune intention d'exploitation ne lui en était venue, quoiqu'il fît étalage de richesses et de pleine confiance. Il ne lui avait demandé que la victuaille qu'il faut pour atteindre à un autre village.

Somme toute, une aumône, en ce cas, c'était, croyait-il, une récompense dûe à son honnêteté, étant donnée la facilité que l'on sait à un vagabond de voler.

Aussi, quand il fut de nouveau sur la route, l'homme se jura-t-il de ne plus être dupe de l'appréciation que peut avoir le villageois des bonnes intentions.

Son désenchantement justifiait de la résolution qui lui vint de commettre un vol au village suivant, et il y allait.

**Ses bras se balançaient dans le rythme de ses jambes, et il marchait d'une allure que soutenait le désir d'atteindre au village suivant de la route, à la nuit.**

**L'homme marchait sur la route.**

**De chaque côté de lui, c'étaient deux paysages qui tournaient lentement sur eux-mêmes, comme sur un pivot; c'étaient au loin, des arbres et des buissons qui se déplaçaient.**

**Les poteaux du télégraphe qui flanquaient son chemin, et qui l'indiquaient, là-bas, comme une rampe, venaient à lui en de grandes et lentes enjambées, et ils s'additionnaient en une solution énorme et lointaine qui ajoutait à la fatigue qu'il commençait de ressentir.**

**Au bout de plusieurs heures d'une marche ainsi soutenue, il vint la fin de l'après-midi par où la nuit entrait, il vint aussi, sur le bord de la route, quelques hameaux qui annonçaient la fin du voyage.**

**L'homme atteignit enfin le sommet d'une côte, et le village lui apparut.**

Il restait dans l'air encore trop de clarté pour qu'il lui fût possible d'y pénétrer tout de suite ; et quoiqu'il en fût encore assez éloigné, il eut l'impression qu'on le regardait venir. Il sortait des toits de chaume deux petites cheminées, ce qui donnait aux maisons l'air inquiet de têtes de chiens les oreilles dressées.

L'homme attendit la nuit, puis, quand l'ombre se fut percée au loin d'un groupe de lumières, il se dirigea prudemment vers une maison qu'il s'était choisie, une maison à l'écart des autres.

Comme une lampe l'allumait encore quand il en fut à proximité, il pénétra dans la cour.

C'était un grand rectangle dallé, au fond duquel s'ouvrait le rez-de-chaussée de la maison. Une porte et une fenêtre reflétaient sur les dalles blanches leur câdre lumineux et agrandi.

L'homme se blottit dans l'ombre d'une encoignure, et il attendit.

Une famille veillait dans le rez-de-chaussée; il en apercevait les silhouettes mouvantes sur la lumière

de la fenêtre. Par intervalles, des sons de voix venaient aussi jusqu'à lui.

Alors, il vint au fond de cet homme, non pas une crainte de ce qu'il allait peut-être ne pas réussir, mais l'angoisse que connaissent ceux qui ne font pas un mauvais coup d'une manière désintéressée. Avec cet esprit de vengeance, que la fatigue de la route avait exagéré, il avait peur de ne pouvoir pas maîtriser toute la poussée fiévreuse qui donnait à ses mains une envie d'étranglement. Il aurait volontiers mieux aimé un corps-à-corps brutal, dans lequel se serait assouvi le trop plein de force qu'il éprouvait, que le travail délicat de dévaliser une maison, sans rien déranger du sommeil du propriétaire. En résumé, l'homme en voulait plus, en ce moment d'attente fiévreuse, à la gorge du propriétaire qu'à sa bourse.

Mais il fallait éviter ça. Cette pensée d'un meurtre le fit frissonner. Il éprouva le malaise de sa chair épouvantée.

Par une brèche du mur, il apercevait au loin les lumières du village qui tremblotaient dans des feuillages. Il les vit s'éteindre une à une, puis après, il n'y

eut plus que le silence et l'ombre d'où venait de temps en temps le bruit sec de quelques portes tardives.

Dans le rez-de-chaussée, on veillait encore.

L'homme entendait battre son coeur à ses tempes, et il eut un pressentiment de quelque chose de terrible qui allait se passer.

La nuit en s'épaississant lui devenait intérieure. Pour la première fois de sa vie, il en éprouvait la chose mystérieuse.

Il souffrait de cette attente qu'il n'avait pas prévue aussi pénible et prolongée.

Il fixait toujours la lumière de la fenêtre, avec l'espoir de la voir s'éteindre, quand, tout à coup, sans qu'il pût s'en expliquer le motif, il lui vint une peur grandissante de voir cette lumière s'éteindre, de savoir toute la vie de cette maison endormie. Il se mit à craindre cette nuit qu'il allait devenir.

A cette instant, une forme courbée dans une pose craintive passa devant la fenêtre allumée, et mit, pour

une seconde, une ombre gigantesque sur les dalles de la cour.

L'homme retint sa respiration qu'il avait courte et angoissée.

L'ombre repassa près de lui, et c'est alors qu'il reconnut dans le manège de l'autre, une allure sur laquelle il ne pouvait y avoir d'erreur.

Ils étaient deux voleurs dans la même cour, dans la même attente.

C'en était trop, on allait lui voler son droit à la vengeance.

Et comme dans l'ombre, il eut sensation d'un corps qui se traînait près de lui, il y bondit.

Sous le choc, l'autre roula par terre, et il eut à peine le temps de se relever, qu'il fut embrassé à la taille.

L'homme avait mis dans ses bras toute l'énergie de son corps, et il serrait, comme un qui vivra de ne pas lâcher prise.

L'autre râla, et les deux corps donnèrent contre les dalles.

Dans la maison, on avait entendu, et on accourut.

Les deux lutteurs furent déliés de leur embrassement, et il y eut des explications à la lumière d'une lampe qu'on avait apportée.

Et pendant qu'on garrottait le voleur, l'homme pensait au prestige qu'il allait avoir le lendemain, pour quêter, avec la nouvelle qu'on allait sans doute répandre de son dévouement.

---

# Table des matières

## I LE PASSEUR

Page

.1—Prologue . . . . . . . . . . . 11

.2.—Le Passeur . . . . . .. . . . . . 12

.3.—Les Reins . . . . . . . . . . . . 15

4.—Le Vent .. . . . . . . . . . . . 18

5.—La Tête . . . . . . . . . . . . 21

6.—Les vieilles rames . . . . . . . . . 23

7—Les vieilles rames (deuxième version) . . 25

8—Ensuite . . . . . . . . . . . . 27

.9.—L'ennui. . . . . . . . . . . . 29

10.—Retournement . . . . . . . . . . 31

# II SIGNETS

Page

1.—Je regarde dehors par la fenêtre . . . . . 38

2.—Les hommes qui passent . . . . . . . . 39

3.—Des gens sur un banc . . . . . . . . 41

4.—Je marche la nuit dans la rue . . . . . 42

5.—Avec l'hiver soudain . . . . . . . . 43

6.—Les grandes cheminées du port . . . . 44

# III UN CONTE

1.—Le vagabond . . . . . . . . . 52

---

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le premier décembre mil neuf cent vingt
par
L. AD. MORISSETTE
À MONTRÉAL
21 St-Jacques

